



**HAL**  
open science

## Plus largement, les sciences sociales...

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

| Michel Grossetti. Plus largement, les sciences sociales... . SociologieS, 2012. halshs-01408348

**HAL Id: halshs-01408348**

**<https://shs.hal.science/halshs-01408348v1>**

Submitted on 4 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Grossetti,

« Plus largement, les sciences sociales... »,  
*SociologieS* [En ligne], Débats,  
La situation actuelle de la sociologie,  
mis en ligne le 27 janvier 2012, URL :  
<http://sociologies.revues.org/3788>

**Michel Grossetti**  
CNRS et Université de Toulouse, LISST-Cers  
UTM, 5, allées A. Machado, 31058 Toulouse Cedex 9  
Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr

## **Plus largement, les sciences sociales ...**

### *Résumé*

La position présentée dans ce texte se résume très simplement : l'avenir de la sociologie passe par celui des sciences sociales en général. Cette position implique une réflexion sur les spécificités et les contours des sciences sociales, sur ce qui en forme le socle commun, ce qui les différencie les unes des autres, mais aussi les menaces auxquelles elles sont confrontées ensemble.

## **More broadly, the social sciences ...**

### *Summary*

The position presented in this paper can be summarized very simply: the future of sociology depends on the future of social sciences in general. This position implies a reflection on the specific features and contours of the social sciences, in what form the common foundation, which differentiates them from each other, but also the threats they face together.

## **En términos más generales, las ciencias sociales ...**

### *Resumen*

La posición presentada en este artículo se puede resumir muy simplemente: el futuro de la sociología depende el futuro de las ciencias sociales en general. Esta posición implica una reflexión sobre las características y los contornos de las ciencias sociales, en qué forma la base común, que los diferencia de los demás, sino también las amenazas que enfrentan juntos.

## Plus largement, les sciences sociales ...

Les textes d'Alain Caillé, François Dubet et Jacques Hammel publiés récemment par *Sociologies* sur la situation actuelle de la discipline<sup>1</sup> sont à la fois convergents et parfaitement lucides. Ils établissent un certain nombre de constats plutôt sombres : un déclin relatif de la popularité des ouvrages, de moins en présents sur les étagères des libraires<sup>2</sup>, une relative décrue des effectifs étudiants<sup>3</sup>, une fragmentation de la discipline en une multitude de courants qui prétendent la refonder, la menace que présente la prétention de l'économie standard à enfermer tous les phénomènes sociaux dans des modèles irréalistes fondés sur la théorie des jeux. On pourrait ajouter d'autres projets d'investissement des objets de la discipline par des courants issus des sciences de la nature et de la technique et rassemblés autour de la notion de complexité : simulation multi-agents, physique statistique, modèles évolutionnistes. Ou encore évoquer l'offensive des neurosciences sur les sciences humaines<sup>4</sup>. Les trois auteurs équilibrent à juste titre le bilan en réaffirmant l'utilité de la discipline dans un monde complexe, incertain, où les demandes d'éclairage sont multiples (journalistes, pouvoirs publics, citoyens) et croissantes.

Le constat est juste et l'effort de réflexivité et de réforme auquel nous invitent les trois sociologues est absolument nécessaire. Les sociologues doivent-ils le mener seuls ? Je ne le crois pas. Si l'on élargit la perspective, on se rend compte que le diagnostic posé sur le cas de la sociologie pourrait se transposer sans trop de difficulté à des sciences humaines et sociales<sup>5</sup> proches comme l'histoire, l'anthropologie, l'économie politique ou la géographie humaine. C'est d'ailleurs ce que suggèrent aussi bien François Dubet, qui, en introduction de son texte, prend la précaution d'évoquer la sociologie « et plus largement les sciences sociales », qu'Alain Caillé, qui rappelle le projet durkheimien de « science sociale » et appelle à « instituer dans les universités une telle discipline de science (ou de philosophie) sociale généraliste ». Comment intégrer à la réflexion cet ensemble plus vaste dont la sociologie fait partie et que Jean-Claude Passeron dessinait assez précisément il y a une vingtaine d'années dans *Le raisonnement sociologique*<sup>6</sup> ? D'abord en rappelant ce que ces sciences ont en commun, ensuite en imaginant la façon dont elles pourraient mieux coopérer pour défendre une conception des activités humaines qui rende justice à leur spécificité et puisse résister efficacement aux diverses tentatives réductionnistes, tout en rendant leurs apports plus visibles et plus attractifs pour le public.

### Spécificité des sciences sociales

---

<sup>1</sup> <http://sociologies.revues.org/index3548.html> ; <http://sociologies.revues.org/index3580.html> ; <http://sociologies.revues.org/index3553.html>

<sup>2</sup> Le nombre total d'exemplaires vendus est stable, mais pour un nombre plus élevé de livres qu'il y a 15 ou 20 ans, ce qui fait moins d'exemplaires diffusés par livre.

<sup>3</sup> Dans le cas de la France, cette décrue fait suite à une croissance très rapide dans les années 1985-1995, période du doublement des effectifs des bacheliers, et les effectifs restent nettement plus élevés que dans les années 1970.

<sup>4</sup> Pour le moment neuro-philosophie, neuro-marketing, neuro-économie ... mais la neuro-sociologie doit déjà exister dans l'esprit de quelques uns.

<sup>5</sup> Que j'appellerai par commodité plus simplement « sciences sociales » dans la suite du texte.

<sup>6</sup> *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, « Essais et Recherches », 1991.

Nous le savons tous, mais il est toujours utile de la rappeler, les sciences sociales ont des spécificités qui les distinguent des sciences de la matière ou des sciences de la vie, autant d'ailleurs que ces deux grands domaines diffèrent l'un de l'autre. Ces spécificités n'enlèvent rien à leur caractère scientifique, à condition de concevoir celui-ci comme étant la confrontation d'analyses appuyées sur des références partagées et sur des informations relatives aux objets d'étude et non comme la mise en œuvre d'une méthode expérimentale ou d'une formalisation mathématique.

Quelles sont ces spécificités ? D'abord, naturellement, celles de leur objet, des êtres qui pensent, parlent et font circuler des récits, des êtres qui peuvent s'approprier le discours des scientifiques et modifier leurs comportements en conséquence. Bien sûr, la nature réagit aux actions humaines : le climat se réchauffe et les espèces animales s'adaptent (avec plus ou moins de succès) aux comportements des humains. Mais ces réactions ne modifient pas les énoncés les plus fondamentaux comme les lois de la physique : depuis que les physiciens en ont fixé les limites, la lumière n'a jamais été prise en excès de vitesse<sup>7</sup>. Et si c'était le cas, personne n'imaginerait que cette limite s'est modifiée par réaction des photons à son énonciation ... Il ne peut y avoir pour les phénomènes sociaux de « lois » du même type que les lois de la nature, des régularités absolues, qui s'appliquent en tous points de l'univers et qui, au moins dans certains cas, sont censées permettre d'effectuer des prédictions précises. Les phénomènes sociaux présentent certes des régularités, que nos sciences se donnent pour objectif de mettre en évidence, mais celles-ci ne peuvent être aussi absolues que les lois de la physique. Le monde social n'a ni particules élémentaires, ni ADN. C'est la raison pour laquelle les prédictions relatives aux activités sociales se révèlent en général erronées, y compris, et même surtout, lorsqu'elles sont effectuées sur la base de modèles mathématiques<sup>8</sup>. Cela implique la nécessité d'observer sans relâche les activités sociales, par les moyens propres à nos sciences (étude de traces et d'archives, observation, entretiens, questionnaires) et d'affiner constamment ces outils en fonction des contextes spatio-temporels. La spécificité des sciences sociales est aussi l'existence d'une proximité particulière entre les chercheurs et leurs objets, proximité qui permet l'usage de moyens de recherches comme l'immersion ou l'empathie, selon une logique compréhensive. Naturellement, il est parfois utile de faire appel aux mathématiques ou aux simulations informatiques, mais comme des outils d'analyse et non de mise en œuvre de « lois » absolues qui permettraient d'élaborer des modèles prédictifs.

Quels sont les contours des sciences sociales ? Toutes les disciplines sont confrontées de façon plus ou moins forte à des tentatives pour les « durcir » par l'introduction de méthodes issues des sciences de la nature. Lorsqu'elles réussissent, ces tentatives modifient les disciplines, dont des portions plus ou moins larges deviennent étrangères aux sciences sociales, comme des terres rendues stériles par l'abus de produits chimiques. Si l'histoire, la sociologie et l'anthropologie ont jusqu'à présent relativement bien résisté, malgré certaines dérives de la « quantophrénie » que dénonçait naguère Sorokin pour la sociologie<sup>9</sup>, d'autres disciplines sont confrontées à diverses tentatives de « durcissement ». La géographie humaine est soumise à la tentation de s'en remettre trop aux images satellites sans les relier à des données de terrain. La psychologie sociale est menacée de disparition sous l'effet de la réduction du psychologique au neuronal. L'économie est l'objet d'une sorte d'« épuration

---

<sup>7</sup> Même si quelques neutrinos semblent avoir établi récemment un nouveau record...

<sup>8</sup> Il serait amusant de comparer systématiquement la situation actuelle avec les prédictions effectuées dans les années soixante par les groupes d'experts les plus sérieux. On découvrirait sans peine que la moins mauvaise description de l'état du monde de 2011 est celle d'un romancier, John Brunner, dans *Tous à Zanzibar*, écrit en 1968 et dont l'un des personnages les plus centraux est ... un sociologue.

<sup>9</sup> Pitirim Sorokin, *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, Paris, Aubier, Éditions Mouton, 1959.

épistémologique » de la part des tenants du modèle standard et de l'économie mathématique, ce qui a pour effet de renvoyer les économistes les plus proches des sociologues vers d'autres disciplines (science politique, aménagement, ...). Bref, des pans entiers de disciplines qui pourraient au premier regard relever des sciences sociales ont été au fil du temps transformés en des sortes d'imitations des sciences de la nature dont on ne peut pas espérer beaucoup de progrès dans la compréhension du monde social<sup>10</sup>. Symétriquement, pendant que les sciences sociales se font grignoter par des chercheurs venus des sciences de la nature ou des mathématiques, elles fabriquent de nouveaux objets et de nouvelles spécialités : études culturelles, information et communication, aménagement, etc. Naturellement, ces spécialités récentes souffrent de cadres théoriques et méthodologiques trop incertains et leurs productions sont à juste titre jugées souvent sévèrement par les sociologues. Mais elles ouvrent des espaces nouveaux et elles participent au processus permanent d'adaptation des sciences sociales aux évolutions du monde.

## Construire un espace commun

Raisonner à l'échelle des sciences sociales ne peut pas se faire du seul point de vue de la sociologie. Il faut prendre acte de l'échec du programme impérialiste durkheimien et renoncer à imposer comme seul cadre théorique les productions de la discipline, fût-ce un paradigme du don, quel que soit l'intérêt intrinsèque qu'il présente. Cela veut dire passer de la « science sociale » comme extension de la sociologie aux « sciences sociales » comme ensemble de spécialités capables de dialoguer autour de conceptions communes. Les sociologues ne sont pas les seuls à réfléchir, à élaborer des constructions théoriques, à aborder les questions épistémologiques les plus fondamentales. Il faut parler avec les ethnologues, les historiens, les géographes, les économistes, les spécialistes de sciences politique, avec tous ceux qui se revendiquent des sciences sociales au sens défini plus haut. Exemples pris au hasard, les sociologues gagneraient à mieux connaître les réflexions des historiens sur la micro-histoire<sup>11</sup> ou les régimes d'historicité<sup>12</sup>, la dépendance du sentier des économistes évolutionnistes<sup>13</sup>, l'analyse du fordisme par les théoriciens de la régulation<sup>14</sup>, la compréhension des métropoles que procurent les travaux des géographes, et bien d'autres idées ou théories qui font pleinement partie de l'espace commun des sciences sociales. En parcourant cet espace avec leurs camarades des autres disciplines, ils découvriront qu'au-delà des variations de vocabulaire, il existe des similarités très fortes.

Par exemple, les lignes de partage théoriques sont pratiquement les mêmes partout, même si certaines disciplines encouragent peu à la théorisation explicite (l'histoire par exemple) alors que d'autres en font une activité essentielle de la recherche (la sociologie ou l'économie). Pour moi, les théories sociologiques tendent à se répartir entre trois grandes familles de pensée, qui se recouvrent parfois, mais qui sont assez bien identifiées : la famille individualiste, qui privilégie l'entrée par les actions individuelles dont la composition produit des phénomènes collectifs, la famille « holiste », qui part d'une conceptualisation d'un

---

<sup>10</sup> Voir l'exemple de la phonétique et des sciences de la parole dans Michel Grossetti et Louis-Jean Boë, 2008, « Sciences humaines et recherche instrumentale : qui instrumente qui ? », *Revue d'anthropologie des connaissances*, [www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2008-1-page-97.htm](http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2008-1-page-97.htm).

<sup>11</sup> Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, EHESS/Gallimard/Seuil, 1996.

<sup>12</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Le Seuil, Paris, 2002.

<sup>13</sup> Pierre Garrouste et Stavros Ioannides (eds), 2000, *Evolution and Path Dependence in Economic Ideas: Past and Present*, Edward Elgar Publishing, Cheltenham, England.

<sup>14</sup> Robert Boyer, 2004, *Théorie de la régulation, 1. Les fondamentaux*, Paris, La découverte, collection Repères.

ensemble social (système, société, structure, espace, etc.) et qui explique les comportements des individus par la position de ces derniers dans cet ensemble, et enfin la famille interactionniste, qui prend pour base non l'action individuelle mais l'interaction, et qui, selon les cas, se concentre soit sur des formes méso-sociales (carrières, réseaux, « mondes sociaux ») qui émergent des interactions, soit sur une grammaire de l'interaction (rites, ethnométhodes), grammaire elle-même mise en relation avec des cadres collectifs.

Je sais que ce paragraphe peut susciter des dizaines de protestations indignées et d'explications au bétotien que je suis qu'il n'y a que deux familles, ou six, ou dix, ou encore que ce type de classification est absurde<sup>15</sup>. Supposons pour la logique de l'exposé que cette description ne soit pas trop mauvaise. Examinons une autre discipline qui adore les théories, l'économie. Nous y observons un courant dominant (dans les institutions, dans le soutien que lui apportent les pouvoirs publics) qui est une variante de l'individualisme, dans ce cas réduit à sa version strictement utilitariste. D'ailleurs, les théories du choix rationnel en sociologie<sup>16</sup> proviennent en droite ligne de ce courant économiste, via des auteurs comme Gary Becker<sup>17</sup>. Face à ce courant, des courants divers (institutionnaliste, néo-institutionnaliste, évolutionniste, régulationniste, conventionnaliste) qui ont pour point commun de postuler l'existence de formes sociales plus ou moins « macro » : institutions, hiérarchies, conventions. On peut donc les rapprocher sans difficulté d'une forme de holisme, sauf peut-être l'économie des conventions, qui fait émerger ces dernières des interactions et donc peut aussi être rapprochée pour les besoins de l'exercice d'une famille « interactionniste » en économie, qui se développe depuis quelques années<sup>18</sup>. On pourrait réitérer l'exercice pour l'anthropologie. Au premier regard le holisme semble y régner en maître, avec toutes les variantes de la notion de culture ou le structuralisme, sans revenir sur le fonctionnalisme ou l'évolutionnisme un peu passés de mode. A y regarder de plus près, on se rend compte que la référence aux sciences cognitives et à l'épidémiologie rapproche certains auteurs très connus de positions individualistes<sup>19</sup> ou encore que des auteurs actuels adoptent des points de vue très interactionnistes sur les rites<sup>20</sup>. Et l'on pourrait poursuivre l'exercice avec les autres disciplines des sciences sociales.

Un exercice similaire montrerait que les postures épistémologiques s'organisent aussi autour des mêmes pôles (postures objectivante, compréhensive ou discursive), de même que les formes d'engagement (ingénierie sociale, attitude critique, posture analytique). Ceux qui se livreraient à ces comparaisons systématiques se rendraient compte que les différences les plus significatives se situent au niveau des méthodes, du rapport au terrain, que c'est là que se construisent les identités professionnelles. Mais précisément, c'est sur le plan des méthodes que les différentes disciplines sont le plus complémentaires. Par ailleurs, si les sciences sociales doivent affirmer leur spécificité vis-à-vis des sciences de la nature, elles ne sont pas pour autant obligées de se priver d'échanger avec celles-ci ou de transposer des idées ou des méthodes. Outre les outils que procurent les techniques statistiques d'analyse de données ou

---

<sup>15</sup> Nous découvririons probablement après beaucoup de débats que ces classifications convergent très largement.

<sup>16</sup> Voir par exemple James Coleman, *Foundations of social theory*, Belknap Press of Harvard University Press 1990.

<sup>17</sup> Gary S. Becker, *The Economic Way of Looking at Life*, Nobel Prize in Economics documents, 1992.

<sup>18</sup> Alan Kirman et Jean-Benoît Zimmermann, 2001, *Economics with heterogeneous interacting agents*, Springer

<sup>19</sup> Dan Sperber. 1997. "Individualisme méthodologique et cognitivisme", dans Raymond Boudon, François Chazel et Alban Bouvier (eds.) *Cognition et sciences sociales*. Paris: Presse Universitaires de France, pp. 123-136.

<sup>20</sup> « les actions que poursuivent les exécutants sont avant tout des interactions au travers desquelles ils se positionnent vis-à-vis d'autres personnes mais aussi des divinités, des objets, des lieux, des énoncés liturgiques, etc. » (Michael Houseman, 2008, « Éprouver l'initiation », *Systèmes de pensée en Afrique noire*, 18, page 9).

l'étude des graphes, elles peuvent tirer partie de certaines des notions associées aux réflexions, malheureusement souvent confuses, sur la complexité. Parmi ces notions figurent par exemple celle d'émergence qui permet de penser de façon dynamique des niveaux d'organisations distincts sans les réduire les uns aux autres (en d'autres termes d'échapper à la vieille opposition holisme-atomisme) ou encore celle d'irréversibilité qui permet de mieux réfléchir aux ruptures historiques.

## **Tenter la cumulativité**

Je n'ai fait là qu'esquisser un fond commun, tel que je le perçois après avoir participé à l'organisation à Toulouse d'un séminaire sur « l'espace des sciences sociales ». Expliciter ce fond commun et le défendre est à mon sens le meilleur moyen de promouvoir les sciences sociales. Cela ne signifie pas pour autant renoncer aux disciplines et à leurs particularités. Il ne s'agit pas de les fondre dans un ensemble mou où l'on trouverait tout et son contraire. De même que l'apprentissage des langues étrangères ne nuit pas à la maîtrise de la langue maternelle, la compréhension des cadres d'analyse des autres disciplines ne nuit pas à la compétence dans la discipline d'origine. La bonne interdisciplinarité n'est pas un patchwork de connaissances partielles sur un objet mais une appréhension du paysage global des sciences sociales par des chercheurs et des étudiants formés solidement dans une discipline. Cela permet d'élaborer des formes de cumulativité à l'échelle des sciences sociales. De même que la sociologie peut s'envisager et s'enseigner autrement que comme une longue suite de controverses entre paradigmes totalement irréconciliables, les sciences sociales peuvent être vues comme autre chose que la juxtaposition de disciplines conçues comme autant de lectures radicalement divergentes du monde social.

Un fond commun des sciences sociales devrait être un équivalent structurel des modèles mathématiques et des méthodes expérimentales qui a progressivement pénétré l'ensemble des sciences de la nature depuis Newton : des bases pour définir ce que peut ou doit être l'activité scientifique lorsqu'elle prend pour objets les mondes sociaux. Au-delà du gain intellectuel, le développement d'un espace commun des sciences sociales aurait aussi pour effet de renforcer la position de nos disciplines à la fois dans le monde académique et dans le monde social en général. Les chercheurs en sciences sociales y gagneraient en visibilité et en crédibilité. Plutôt qu'une cacophonie de courants et de disciplines, ils seraient alors perçus comme une force critique difficile à ignorer.